

## Vieux-Turnhout, ses landes et ses artistes-peintres.

**L**A grosse commune de Vieux-Turnhout est située à l'est de la ville de Turnhout, à laquelle, d'ailleurs, elle confine. De centre à centre, la distance est bien de cinq kilomètres. C'est que le territoire de Vieux-Turnhout est extrêmement vaste: il mesure 4.770 hectares, ce qui constitue, rappelons-le, presque la superficie d'un carré ayant sept kilomètres de côté.

C'est même parce qu'elle est dispersée sur un territoire aussi considérable que la commune a conservé, dans une région où la Campine recule de jour en jour devant la bêche des défricheurs, son caractère de vieille localité campinoise. Il faut, bien entendu, rechercher ce caractère en dehors du bourg lui-même. Les 4.600 habitants de la commune sont, pour une large part, des travailleurs, fonctionnaires et employés, ouvriers et patrons, que leurs occupations appellent, chaque matin, à la ville voisine. Ils se sont logés en de confortables maisons ou en de coquettes villas, à proximité de la belle grand'route sur laquelle se succèdent les autobus, les autorails et les tramways à vapeur.

Mais la commune elle-même est propriétaire de centaines d'hectares de landes campinoises et elle veille jalousement, parce que le terrain ne manque pas ailleurs, à ce que rien ne modifie l'aspect sauvage et désertique de ces bruyères et de ces sapinières entrecoupées de mares glauques.

Et, ainsi, Vieux-Turnhout possède une sorte d'immense parc naturel, une « réserve de Campine » qui fait de la localité l'un des centres touristiques les plus attrayants du pays.

\*  
\*\*

Vieux-Turnhout s'est séparé de Turnhout en 1859. Il suffit de traverser les deux localités pour comprendre que le législateur a été bien inspiré quand il érigea, voici tantôt soixante-quinze ans, la nouvelle commune. L'évolution de Turnhout était nettement orientée vers le développement urbain et, vraiment, l'essor pris par la cité a été remarquable puisqu'on y compte, aujourd'hui, 26.000 habitants et une industrie considérable. Vieux-Turnhout, au contraire, était une commune essen-

tiellement rurale dont la mise en valeur devait se faire, administrativement, dans un sens agricole.

Il va de soi que, peu après, Vieux-Turnhout, au fur et à mesure que la ville voisine se développait, prit le rôle d'un faubourg et que, de ce chef, une certaine et féconde émulation produisit d'heureux résultats. De plus, Turnhout, capitale de la Campine, devint bientôt un centre intellectuel, artistique, archéologique et folklorique dont le rayonnement engloba le faubourg.

Le nom même de Vieux-Turnhout qui, dès avant 1859, était porté par le hameau érigé, cette année, en commune distincte, indique déjà que, primitivement, l'endroit appelé Turnhout, c'était la commune rurale et non la ville actuelle. Ce raisonnement *a priori* est renforcé par cette considération que l'homme s'est toujours établi, d'abord, là où la terre lui assurait sa subsistance; dans l'ordre chronologique, les professions urbaines et l'artisanat n'apparaissent qu'après l'agriculture. L'histoire, enfin, confirme ces conclusions théoriques. A l'endroit où se trouve, aujourd'hui, la ville, il n'y avait encore, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, que les bois et les bruyères de la grande forêt de Térold, qui recouvrait la Taxandrie entière. Par contre, Vieux-Turnhout, ou plutôt Turnhout tout court, existait déjà comme centre habité. Une charte de 1021 en mentionne l'existence et un diplôme de 1187 apprend que ce Turnhout est attribué en fief aux Templiers (1).

Les ducs de Brabant, de qui relevait la contrée, venaient volontiers s'adonner aux plaisirs de la chasse dans cette forêt de Térold. Vu l'éloignement, ils durent bien s'y construire un pavillon à même de les héberger, eux et leur suite. Comme ces princes batailleurs avaient toujours, plus ou moins, maille à partir avec l'un ou l'autre de leurs voisins, il leur fallut se précautionner contre un coup de main, toujours possible, et, par conséquent, munir de sérieux moyens de défense leur rendez-vous de chasse.

(1) C'est sur le territoire de Vieux-Turnhout que l'on a découvert des antiquités romaines et franques. Une voie romaine passait par Vieux-Turnhout sans, d'ailleurs, toucher à la partie de la région sur laquelle est établi Turnhout.

Il semble bien que le duc Henri I<sup>er</sup>, qui régna de 1190 à 1235, fut, sinon le fondateur, du moins le véritable constructeur de la nouvelle forteresse. Autour de celle-ci, les gens d'armes libérés du service, les veneurs et les piqueurs, les fauconniers et les palefreniers, les armuriers et les maréchaux s'établirent à demeure avec leur famille; à la première alerte, tout ce monde se réfugiait dans l'enceinte du château et les hommes constituaient la garnison défensive de celui-ci.

Une charte de Henri I<sup>er</sup> date cette constitution du noyau primitif de Turnhout-ville: en 1212, en effet, le duc brabançon donne le statut d'une fran-

un chapitre de douze chanoines; elle rebâtit, en 1371, sur un plan plus vaste et avec des moyens de défense renforcés, le château, qui avait été détruit, en 1331, pendant une guerre de son père. Après elle, la duchesse Jeanne de Brabant, sa sœur, qui avait hérité de Turnhout, créa une treizième prébende canoniale et favorisa encore le développement de la ville.

Enfin, Jeanne étant morte sans héritier, le Brabant et Turnhout échurent à son arrière-neveu, Antoine de Bourgogne (1). Celui-ci agrandit le château de Marie de Gueldre et en fit l'une de ses résidences favorites, au point que Turnhout, en-



Vieux-Turnhout. — Maison où logea l'écrivain flamand Henri Conscience.

(Photo Henri Geivers, Turnhout).

chise féodale, d'une « libertas », à l'agglomération naissante. Cette charte ne peut avoir qu'une signification: le duc Henri I<sup>er</sup> soustrayait de la juridiction ordinaire de Turnhout — celle des Templiers, donc — son château et les dépendances de celui-ci, installés sur le territoire de la seigneurie primitive.

Tandis que le vieux Turnhout demeurait une paroisse rurale, la « franchise », créée par Henri I<sup>er</sup>, ne cessa de se développer. Les trois filles et héritières du dernier duc de Brabant, Jean III, accélèrent la transformation: la plus jeune, Marie, épouse du duc Renaud de Gueldre, construisit, après 1355, l'église Saint-Pierre — qui existe toujours, bien que considérablement agrandie et remaniée dans les siècles suivants — et, en 1398, y institua

vahi par la cour brabançonne, fut surnommé le « Petit-Bruxelles ».

Bien que la cité n'eût jamais été emmurillée — toute son importance, comme position militaire, lui venait de son formidable château — elle reçut de Napoléon I<sup>er</sup> le rang de ville, dont Herenthals fut dépossédé. Turnhout devint, ainsi, la capitale administrative et économique de la Campine anversoise; les magistrats et les fonctionnaires lui procurèrent une élite intellectuelle qui confirma encore cette primauté.

(1) Marguerite de Brabant avait épousé le comte de Flandre Louis de Maele. Leur fille, Marguerite de Maele, épousa le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Philippe et Marguerite décédèrent avant leur tante, la duchesse Jeanne; leur aîné, Jean sans Peur, avait hérité de la Flandre et de la Bourgogne; leur cadet, Antoine, succéda, en 1406, à la duchesse Jeanne de Brabant.

Le commerce profita de l'affluence régulière des plaideurs, des quémandeurs et des clients des notaires. L'industrie locale, qui était encore du simple artisanat, prit, sans tâtonnements, grâce à la protection de l'administration, qui se trouvait sur place, un essor parallèle à celui qui révolutionna, au XIX<sup>e</sup> siècle, tous les moyens de production du pays.

Un large et beau canal, reliant la ville à Anvers, d'une part, à Hasselt, Maestricht et la Meuse liégeoise, d'autre part, permit la création, dans les environs, d'une puissante industrie briquetière, dont l'approvisionnement en charbon venait du bassin liégeois et dont la production prenait le chemin d'Anvers. Un chemin de fer à grande section, de nombreuses voies vicinales, un réseau d'excellentes chaussées convergeant en étoile vers Turnhout, accentuèrent encore le développement urbain de la localité.



Vieux-Turnhout. — Les murs extérieurs de l'ancienne abbaye de Corsendonck.

(Photo communiquée par l'Administration communale).

Vieux-Turnhout, un peu délaissé dans ce mouvement économique, en conçut, on le comprend, quelque humeur. De là, la séparation de 1859.

Et de là, aussi, cette opposition de plus en plus accentuée entre les deux communes: la ville et la campagne; les rues, les places et les marchés, d'une

part; les landes, la bruyère et les flaques d'eau, d'autre part. Et, cependant, de nos jours, où le tourisme remet si bien en honneur l'attrait des beautés naturelles, l'opposition s'atténue; elle devient un contraste. Le charme du paysage inviolé, l'air léger qui flotte au-dessus des sapinières, la transparence de l'atmosphère et le chatoyement de la lumière qui irradie sur les buissons et les épiceas; l'or printanier des genêts, la pourpre estivale de la bruyère, la somptuosité des nénuphars endormis sur l'eau verte, tout, enfin, ce qui manque à la ville, le citadin et le touriste le trouvent à Vieux-Turnhout, tandis que les ressources économiques, les plaisirs urbains, le cinéma, le café, le théâtre, le rural les cherche à Turnhout. Les deux se complètent fort heureusement.

\*  
\*\*

En dépit de l'effacement auquel le condamna l'essor de la ville toute proche, Vieux-Turnhout a conservé, d'un passé plus que millénaire, quelques témoins d'un vif intérêt. Il y a, d'abord, les anciens bâtiments de l'abbaye de Corsendonck, qui, aujourd'hui désaffectés, se cachent encore, comme aux temps des moines, derrière une « drève » touffue, dans sa ceinture de douves, de murs et de vieux arbres.

Appelés par Marie de Gueldre, fille du duc Jean III, les dix moines Augustins qui fondèrent le monastère y arrivèrent en 1398 et, bientôt, grâce à la discipline sévère que faisaient régner d'énergiques prélats, l'abbaye put même essaimer: elle en fonda quatre nouvelles et cinq prieurés. En 1578, les religieux durent s'enfuir devant les incursions des protestants du Nord qui pillèrent et dévastèrent le couvent. Ce fut seulement trente-trois ans plus tard, et non sans de nouvelles tribulations, que les moines revinrent. En 1784, Joseph II, qui avait imaginé de réglementer les couvents, supprima l'abbaye de Corsendonck. Peu après, la Révolution française la vendait comme bien national.

Les divers propriétaires qui se sont succédé depuis lors, ont conservé le domaine intact. Il a fallu, on s'en doute bien, transformer, moderniser et réparer les bâtiments, replanter les « drèves », curer ou assécher les étangs. Mais l'œuvre des moines subsiste toujours.

L'église abbatiale de Corsendonck possédait un remarquable retable en triptyque, dont le panneau central est en bois sculpté et polychromé, et les panneaux latéraux, peints. Cette œuvre d'art se trouve, aujourd'hui, dans l'église Saint-Job, de Schoonbroek, l'une des trois paroisses de Vieux-Turnhout.

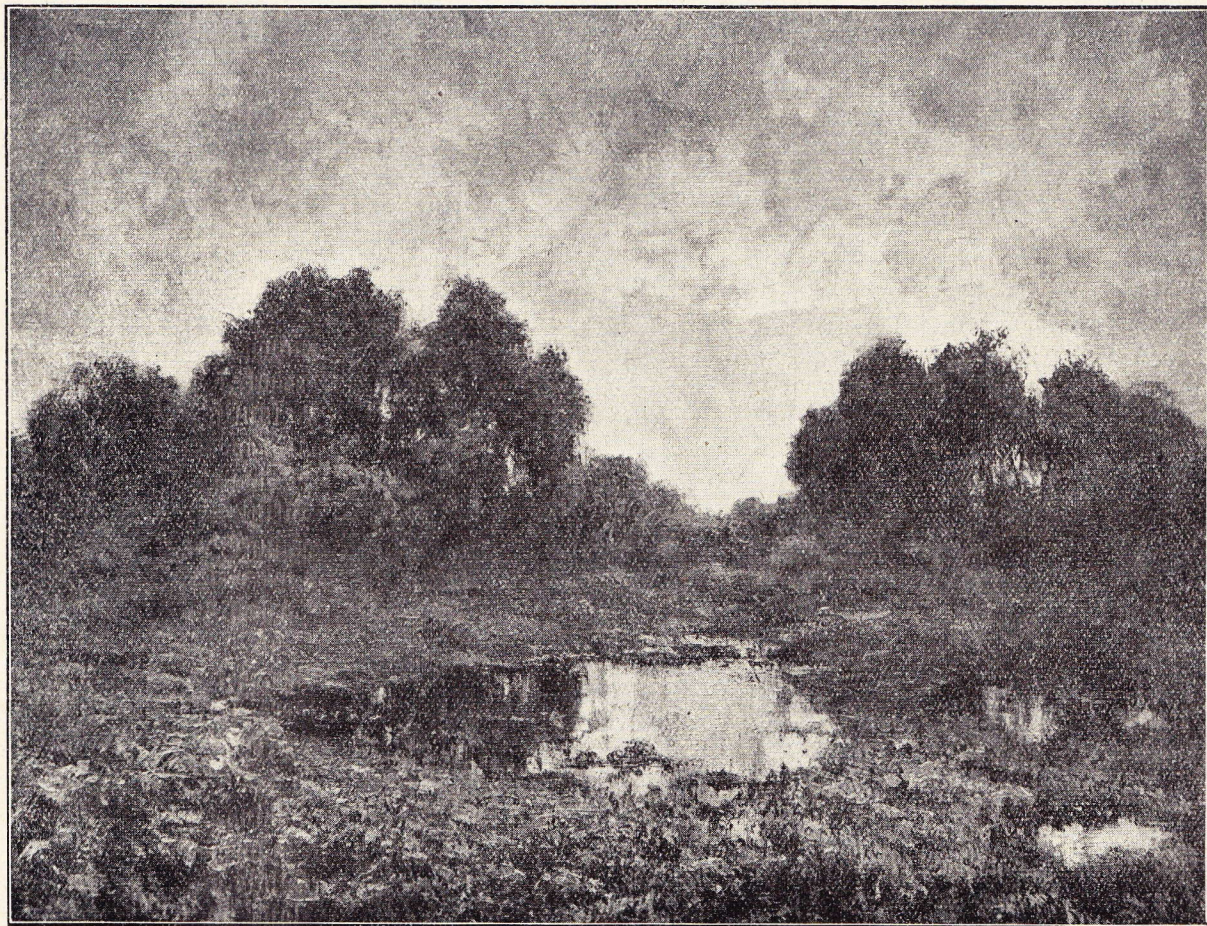
L'église paroissiale du bourg est construite en gothique sévère du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle contenait, il y a une cinquantaine d'années, trois grands autels de style Renaissance, que l'on remplaça par des autels gothiques, sous prétexte de rendre l'unité

de style au temple. Tous trois étaient ornés de tableaux: celui du maître-autel, une toile de Crayer, *La Vierge apparaissant à saint Bernard*, fut acquis par le musée d'Anvers, où il figure en bonne place; les deux autres tableaux, une *Dernière Cène*, d'Erasmus Quellin (1696), et une *Descente de Croix*, de De Bie, de Lierre, d'après le chef-d'œuvre de Jordaens, sont encore dans l'église.

Mais la grande curiosité de Vieux-Turnhout, c'est le « Liereman », vaste bloc de 160 hectares de Campine inviolée, jalousement conservés dans leur état naturel. Les étangs, les marais y sont épars

lité, a acquis tout le métier nécessaire. Joseph Claesen est peut-être le peintre qui a le mieux rendu l'atmosphère transparente et légère qui baigne de lumière, sans contraste ni heurt, le paysage campinois. Les toiles, que nous avons pu admirer dans son atelier, le classent parmi les meilleurs artistes de notre époque.

On raconte que Claesen s'ignorait lui-même; il peignait pour lui, par plaisir. En 1911, quelques-uns de ses amis, émerveillés, le décidèrent à réunir ses œuvres dans une exposition. Ce fut une révélation...



Vieux-Turnhout. — Une mare dans le Liereman. (Tableau de Joseph Claesen).

dans des landes de bruyères et de roseaux, entrecoupés de sapinières et de dunes aux genêts d'or. Hérons et vanneaux, canards sauvages et sarcelles y nichent chaque printemps, tandis que lièvres et lapins se multiplient dans ce parc naturel réservé.

Le « Liereman » a, comme bien on pense, attiré les peintres, heureux, eux aussi, de rencontrer la nature sans apprêt ni artifice, dans un air vaporeux et une douce lumière enveloppante. Il a même suscité, parmi les enfants de Vieux-Turnhout, de belles vocations artistiques. Parmi ceux-ci, il faut citer, au tout premier rang, Joseph Claesen, un « self made man », né à Turnhout, en 1878, qui, grâce aux leçons d'un artiste fréquentant la loca-

En juillet dernier, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'érection de la commune, l'administration de Vieux-Turnhout a organisé une remarquable exposition du folklore et des curiosités locales. Le succès fut extraordinaire. Les toiles de Joseph Claesen y occupaient toute une salle et furent, avec les œuvres d'autres peintres, les Surinckx, les Sohie, les Stobbaerts, le clou de cette belle manifestation d'art, d'archéologie et d'histoire (1).

SAINT-MARC.

(1) Nous avons été guidé et documenté, dans notre visite à Vieux-Turnhout, par l'aimable secrétaire communal, M. Henri Geivers, que nous remercions vivement de son extrême obligeance. — Vieux-Turnhout possède une florissante école de dentellières.

**TOURING CLUB  
de Belgique**

Revue et Bulletin officiel n° 17.  
1<sup>er</sup> septembre 1933.

VALLÉE DE LA LESSE.  
Les aiguilles de Chaleux.

*(Photo Ed. Schindeler, Herstal.)*

